

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



REVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

ON RESPIRE,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE,
MÊLÉE D'ARIETTES,

*Représentée, pour la première fois, sur le théâtre
de l'Opéra-comique national de la rue Favart,
ci-devant des Italiens, le dix-neuf ventôse,
l'an troisième de la République française.*

Par CHARLES LOUIS TISSOT, citoyen de Dôle,
département du Jura.

Musique du citoyen KREUTZER.

Peuple français, entends ma voix :
Ne souffre plus que l'on t'opprime ;
Il vaudrait mieux mourir cent fois
Que de voir triompher le crime.

SCÈNE X.



Prix, 40 sols.

A PARIS,
Chez la citoyenne T O U B O N, Libraire, sous les
Galeries du Théâtre de la République, à côté du
passage vitré.

L'AN III. DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.

ACTEURS,

| | |
|---|-------------------|
| DERCOURT, père de Lucile. | Le Cit. CHENARD. |
| LUCILE, amante de Dorval. | La Cit. CRÉTE. |
| DORVAL, amant de Lucile. | Le Cit. FAY. |
| VOLMAR, terroriste, amoureux de Lucile. | Le Cit. MICALEF. |
| ANDRÉ, domestique de Dercourt. | Le Cit. FLEURIOT. |
| PLUSIEURS JEUNES GENS. | |

La scène est à Paris, chez Dercourt.

Je soussigné, déclare, avoir cédé à la citoyenne TOUBON, les droits d'imprimer et de vendre, ON RESPIRE, comédie en un acte, mêlée d'ariettes de ma composition, me réservant mes droits d'auteur par chaque représentation qu'on en donnera sur tous les théâtres de la république française.

Paris, ce 30 ventôse, l'an III^{me}. de la République;

CHARLES LOUIS TISSOT.



O N R E S P I R E ,
C O M É D I E .

(*Le théâtre représente un salon.*)

S C E N E P R E M I E R E .

A N D R É , *seul , tenant un balai de joncs :*

E N F I N , voilà ma besogne finie , tout est propre ; que ça fait plaisir à voir ! présentement monsieur Dercourt peut arriver quand il le jugera à propos , il trouvera tout en ordre. Par exemple , c'est-là un bon citoyen , il ne veut que le bien général et l'anéantissement de ces brigands qui ont tourmenté de si honnêtes gens ; et monsieur Dorval , donc ! c'est aussi un jeune homme qui s'est toujours bien montré malgré la terreur : il n'a jamais trop redouté ce méchant Volmar qui se donnait ici des tons de maître , et qui croyait pouvoir lui ravir le cœur de mameselle Lucile ; mais je dis..... bernicle. Je me rappelle avec la plus grande satisfaction la scène qu'il a eue avec lui : mon dieu , mon dieu comme il vous l'a traité : ma foi , depuis ce temps , il fait tout ce qu'il peut

pour éviter monsieur Dorval. Oh ! j'avais bien prévu que le règne de ce Volmar ne serait pas de longue durée.

A I R.

Quoique je n'sois qu'un imbécille
Ma foi, j'n'étais jamais tranquille ;

J'me tourmentais

J'me lamentais

Sur l'sort de ma chère patrie ;

Je gémissais

D'tous les forfaits

Commis par cette horde impie ;

Et je disais tout bas, tout bas :

Ça n'dur'ra pas, ça n'dur'ra pas.

Maintenant que chacun respire,

Qu'la justice r'prend son empire ;

Je suis joyeux,

Je suis heureux

D'voir que par-tout la gaité brille ;

Qu'on peut sortir

Certain d'rev'nir

Le soir au sein de sa famille :

C'est bien l'cas d'dir' tout haut, ça va ;

Ça durera, ça durera.

D'puis que que temps, l'français commence à r'prendre de sa gaieté ; les femmes aussi sont plus fringantes, tous les fronts sont déridés ; et mordienne, vive la joie ! vive la république ! et à bas les terroristes.... Mais voici monsieur Dercourt et sa fille qui viennent dans ce salon. (*André arrange les fauteuils qui sont dans le salon.*)

SCENE II.

ANDRÉ, LUCILE, DERCOURT.

DERCOURT, *appellant.*

ANDRÉ.

ANDRÉ.

Monsieur ; qu'y a-t-il pour votre service ?

DERCOURT.

Es-tu occupé dans ce moment ?

ANDRÉ.

Non monsieur , je suis à vos ordres.

DERCOURT.

Eh bien , mon ami , fais moi le plaisir d'aller chez Dorval : tu lui diras de passer ici le plutôt possible , qu'on a quelque chose d'intéressant à lui communiquer.

ANDRÉ.

J'y vais. (*Il sort.*)

SCENE III.

DERCOURT, LUCILE.

DERCOURT.

OUI , ma fille , je te le répète encore , je n'ai plus de raisons pour m'opposer à ton mariage avec Dorval ; si je l'ai différé , c'est qu'il était cruel pour un père d'établir son enfant , dans un temps où tous les principes étaient inhumainement violés , et où de vils sycophantes se faisaient un jeu de perdre les meilleurs citoyens.

LUCILE.

Ah, mon père! peut-on parler de ces monstres sans frémir : lorsque j'y pense mon sang se glace dans mes veines.... Ils ont bien mérité l'exécration publique ; car, qui n'a pas été leur victime ?

DERCOURT.

Grace au ciel , nous n'avons plus à redouter ce cruel Volmar, qui a osé prétendre à ta main. Ils sont passés ces jours d'horreur et de destruction ; tous ces cannibales ne traînent plus après eux que le châti-ment dû à leurs crimes : le manteau dont ils s'affu-blaient vient de leur être arraché , on les voit dans toute leur laideur ; et le peuple , enfin , commence à respirer , et l'humanité à reprendre ses droits.

LUCILE.

Mais mon père , crois-tu que ce soit pour toujours ?

DERCOURT.

Pour toujours.

A I R.

La terreur ne reviendra plus ;
 Tout l'annonce et tout le présage ;
 Le nocher brave le naufrage
 Quand les écueils lui sont connus.
 Console-toi peuple de France ,
 Ne crains plus les buveurs de sang ;
 Tu les fais rentrer au néant
 Par ton auguste contenance.
 La terreur , etc.

Poursuis et couvre-toi de gloire
 En défendant ta liberté ,
 Pour qu'à ton retour la beauté
 Puisse jouir de ta victoire.
 La terreur , etc.

Mais Dorval ne vient point : sans doute André ne l'aura pas trouvé chez lui , et se sera amusé en che-

min, comme à son ordinaire : je vais sortir un instant pour quelques affaires.... je vous rejoins aussi-tôt, car j'espère le trouver ici à mon retour, et je ne voudrais pas te priver du plaisir de lui apprendre la première nouvelle de votre mariage. Au revoir, ma Lucile. (*Il l'embrasse et sort.*)

SCENE IV.

LUCILE, seule.

QUEL bon père ! qu'il a de droits à ma reconnaissance ! c'est peu pour lui de m'avoir donné le jour, il s'occupe sans cesse à parsemer de fleurs tous les instans de ma vie, et ne trouve de vrai bonheur que dans celui qu'il procure à sa fille.... Ah ! combien il tarde à mon impatience d'apprendre à Dorval que c'est aujourd'hui qu'il va devenir mon époux.

RÉCITATIF OBLIGÉ.

D'accord avec l'amour, le plus doux hyménée,
De Lucile à jamais va couronner l'ardeur ;
Je vais donc en ce jour unir ma destinée
A celle de l'amant si digne de mon cœur.
J'ai peine à concevoir l'excès de mon bonheur.

ARIETTE.

Un feu secret et m'anime et m'enflamme ;
Il me brûle plus que jamais :
De l'amour je sens tous les traits ;
Je crois retrouver une autre ame.
Dorval, ô cher amant !
Viens prendre part à mon ivresse,
Recevoir le serment
Que je fais de t'aimer sans cesse ;
Viens m'en jurer autant.
Un feu secret, etc.

Tout ce que m'a dit mon père me cause une joie indicible : je puis donc braver le féroce Volmar , cet indigne rival de mon amant , qui voulut par la terreur contraindre mon père à lui donner ma main : va , monstre , tu ne peux plus en imposer , trop longtemps tu nous as fait souffrir ; mais à présent c'est à toi de trembler.... je crois entendre quelqu'un.... si c'était Dorval.

SCENE V.

LUCILE, ANDRÉ.

LUCILE.

AH ! c'est André.... Eh bien ! Dorval était-il chez lui ?.... réponds donc ?

ANDRÉ.

Mameselle.

LUCILE.

Parleras-tu ?

ANDRÉ.

Non , mameselle.... il n'y était pas.

LUCILE.

Mal-adroit.

ANDRÉ.

Pas tant , mameselle , pas tant , car je l'ai rencontré en revenant ; il me suit.

LUCILE.

Vraiment.

ANDRÉ.

Tenez , le voilà. (*André sort.*)

SCENE VI.

LUCILE, DORVAL.

DORVAL.

BONJOUR, ma chère Lucile.

LUCILE.

Bonjour, Dorval.

DORVAL.

Sais-tu , ma tendre amie , ce que me veut ton père ?... comme tu as l'air agité... j'ai des pressentimens qui me font craindre...

LUCILE.

Ne vas-tu pas déjà te tourmenter.

DORVAL.

Je ne m'alarmerais pas ainsi , si je t'aimais moins.

LUCILE.

C'est aussi parce que je t'aime que je veux dissiper toutes tes craintes.

DORVAL.

Explique-toi ?

LUCILE.

Je vais t'apprendre une nouvelle, mais une nouvelle...

DORVAL.

Quelle est-elle ?

LUCILE.

Que dès ce soir tu seras mon mari.

DORVAL.

T'ai-je bien entendue , ne me flattes-tu pas d'un espoir... oh ! non , non Lucile, mon cœur me dit que c'est la vérité.

(10)

LUCILE.

Où , Dorval , mon père consent à nous unir , et il a voulu que je te l'annonçasse moi-même.

DORVAL.

Quel bonheur ! ah ! Lucile , je suis au comble de la joie ; combien il me tarde de voir ce bon père , pour le remercier de tout ce qu'il fait pour moi.

LUCILE.

Et pour moi donc ? car tu ne doutes pas qu'il ne pouvait faire ton bonheur sans assurer le mien. Ah ! mon cher Dorval , il n'est que des cœurs sensibles et vraiment épris , qui puissent apprécier notre félicité.

DORVAL

Je ne puis exprimer la mienne.... Mais ton père ne revient point.

LUCILE.

Il est sorti pour affaires ; il ne peut tarder à rentrer.

SCENE VII.

LUCILE , DORVAL , ANDRÉ.

ANDRÉ , *accourant.*

Voici Volmar.

LUCILE.

Ah ! Dorval , fuyons.

DORVAL.

Il croirait que nous le craignons.

LUCILE.

Je t'en prie , évitons sa présence.

DORVAL , *lui donnant la main.*
J'obéis.

SCENE VIII.

ANDRÉ , *seul.*

IL faut convenir que quand monsieur Dorval va être marié avec mameselle Lucile , ça f'ra le plus joli petit assortiment. . . . Ils sont si doux , si honnêtes , si humains , qu'on ne peut trop leur vouloir de bien.

SCENE IX.

ANDRÉ , DER COURT , VOLMAR.

DER COURT , *sans faire attention à Volmar ;
qui l'a suivi.*

ANDRÉ , va porter cette lettre à son adresse.

ANDRÉ.

J'y cours de ce pas. (*Il sort.*)

SCENE X.

DER COURT , VOLMAR.

VOLMAR.

ECOUTE-MOI , Dercourt.

DER COURT.

Moi , t'écouter ? tu m'inspires trop d'horreur.

VOLMAR.

J'aime ta fille , tu le sais.

D E R C O U R T.

Toi, aimer; quel blasphème! es-tu fait pour éprouver un pareil sentiment? l'amour, ce feu sacré, entra-t-il jamais dans le cœur d'un monstre tel que toi? Quel serait le sort de ma Lucile?

V O L M A R.

Elle serait heureuse.

D E R C O U R T.

Heureuse!

V O L M A R.

Oui; et j'espère que tu ne me la refuseras pas.

D E R C O U R T.

Tu te trompes.

V O L M A R.

Acheve.

D E R C O U R T.

Ma fille est promise à un autre.

V O L M A R.

Et quel est le gendre que tu me préfères?

D E R C O U R T.

Un honnête homme.

V O L M A R.

Son nom?

D E R C O U R T.

Dorval.

V O L M A R.

J'aurais dû m'en douter.

D E R C O U R T.

Lucile l'aime, elle en est aimée; je lui ai donné ma parole, et je ne puis la retirer sans manquer à l'honneur; d'ailleurs j'ai promis à ma fille de ne point contraindre son inclination.

V O L M A R.

On doit faire quelque chose pour ses amis...

D E R C O U R T.

Toi, mon ami? tu ne le fus jamais ; et si tu te flattes de ce titre par l'accès que tu as eu dans ma maison , apprends que tu ne le dois qu'à l'effroi que tu as su m'inspirer... si j'ai dissimulé long-temps , c'est que je craignais d'entraîner dans ma perte une fille qui m'est si chère.

V O L M A R.

C'en est assez , je connais tes sentimens.

D E R C O U R T.

Je connais aussi les tiens... je puis à présent dire la vérité.... J'avais besoin de donner un libre cours à ce cœur trop long-temps comprimé par toi et tes pareils ; mais nous ne vous craignons plus ; nous vous méprisons.

V O L M A R.

De quel droit oses-tu me parler ainsi?

D E R C O U R T.

Du droit qu'a la vertu d'en imposer au crime.

V O L M A R.

Dercourt ? de la modération.

D E R C O U R T.

De la modération ! tu ne connus jamais que les excès.

V O L M A R.

On pourrait punir une imprudence aussi déplacée que coupable.

D E R C O U R T.

Non, non , vous êtes trop connus.

D U O.

V O L M A R.

Pour réprimer tant d'insolence ,
On est encor assez puissant.

D E R C O U R T.

Nous craignons peu votre vengeance ;
De pied ferme l'on vous attend.

V O L M A R.

Vous nous pairez cher cette offense ;
Bientôt vous serez confondus.

D E R C O U R T.

Vous égorgéâtes l'innocence ;
Tous vos forfaits nous sont connus.

V O L M A R.

Tremble, perfide...

D E R C O U R T.

Ah ! quelle audace !

Mais je méprise ta menace.

V O L M A R.

Tremble , te dis-je ; et dès ce soir
Tu tiendras un autre langage :
Dans ma fureur, mon désespoir,
J'ai peine à retenir ma rage.

D E R C O U R T.

En vain tu penses m'ébranler,
Ton courroux n'a rien qui m'étonne ;
C'est aux brigands seuls à trembler :
C'est sur eux que la foudre tonne.

E N S E M B L E.

V O L M A R.

D E R C O U R T.

| | |
|-------------------------------------|--------------------------------------|
| Le peuple respecte nos loix , | Peuple français , entends ma voix : |
| Il ne veut plus qu'on nous opprime. | Ne souffre plus que l'on t'opprime ; |
| Nous allons reprendre nos droits , | Il vaudrait mieux mourir cent fois |
| Vous précipiter dans l'abyme. | Que de voir triompher le crime. |

V O L M A R.

Insensé , tu ne sais pas à quoi tu t'exposes.

D E R C O U R T.

Ma conscience est pure, rien ne peut m'intimider.
Jadis les brigands, tels que toi, faisaient périr ceux qui

disaient la vérité ; ils ourdissaient la trame de leurs forfaits dans les ténèbres ; ils craignaient le grand jour : mais à force de crimes , ils nous ont dessillé les yeux.

V O L M A R

Les nôtres le sont aussi , et malheur à ceux qui oseront nous provoquer.

D E R C O U R T.

Misérables ! vous êtes déjà terrassés par l'opinion publique qui vous a condamnés : les mânes plaintifs des victimes que vous avez immolées à votre rage , errent sans cesse autour de vous ; ils troublent votre sommeil , ils vous poursuivent , ils demandent vengeance , et nous sommes debout pour la leur faire obtenir ; celui qui défend la cause de la justice et de l'humanité est invincible , le brigand est toujours un lâche.

V O L M A R.

Tu verras ce qu'on gagne à s'expliquer ainsi. Téméraire ! si tu braves la mort , frémis du moins pour les jours de ta fille , car notre réveil sera terrible ; je te laisse y réfléchir : adieu. (*Il sort.*)

S C E N E X I.

D E R C O U R T, *seul.*

O CIEL ! que vient-il de me dire ! je suis dans une anxiété.... où m'égaré-je.... Non , non , jamais ; la mort , la mort , plutôt que de revoir la terreur. Mais j'ai perçois Dorval et ma fille.

SCENE XII.

DERCOURT, LUCILE, DORVAL.

DERCOURT.

EH ! vous voilà , mes enfans ?

LUCILE , *embrassant son père.*
Bonjour , mon père.

DORVAL.

Ah ! monsieur ! que ne vous dois-je pas ?

DERCOURT.

Appelle-moi ton père ! viens dans mes bras , mon fils !

DORVAL , *embrassant Dercourt.*

Ah ! mon père , vous m'accablez du poids de ma reconnaissance.

DERCOURT , *avec attendrissement.*

Fais le bonheur de ma Lucile ; soyez heureux ,
c'est tout ce que je désire.

LUCILE , *avec ingénuité.*

Sais-tu bien mon père que tu n'es pas aussi gai
que ce matin.

DORVAL.

Effectivement , je vous trouve un peu troublé.

DERCOURT.

Je vous assure que rien ne me tourmente.

LUCILE , *à son père.*

Tu nous trompes , quelque chose t'occupe , t'in-
quiète. En entrant , j'ai entendu certains mots.....
entre-coupés.....

DERCOURT.

Quelle chimère !

LUCILE,

L U C I L E.

Je ne te quitte pas que tu ne m'apprennes la cause du chagrin qui te dévore : crains-tu de l'épancher dans le sein de ta fille ? crains-tu de ne lui pas trouver assez de courage pour supporter les coups du sort. D'ailleurs , que pouvons-nous redouter à présent ? l'honnête homme n'est plus persécuté , le bon citoyen et le bon père ne seront plus arbitrairement arrachés du sein de leur famille.

D E R C O U R T.

C'est pourquoi tu ne dois pas t'alarmer ainsi.

D O R V A L.

Votre résistance me fait craindre.... Oui , c'est Volmar , c'est ce monstre qui cause votre sollicitude : il conspire avec ses complices ; mais ils sont connus et ne sauraient se soustraire à la vengeance nationale.

D E R C O U R T.

Eh ! bien oui , mon fils , c'est ce monstre qui m'a causé un instant de trouble ; je viens d'avoir avec lui un entretien qui m'a fait frémir , malgré la fermeté que tu me connais.

D O R V A L.

Rassurez-vous , il n'y aura que le sang impur qui sera versé : le tocsin de la justice s'est fait entendre d'un bout de la république à l'autre ; un feu brûlant embrâse tous les cœurs vraiment républicains ; ils sont dilatés , ils respirent ; et les traîtres cachés encore dans l'ombre , n'auront pour tout reconfort que leur rage et leurs remords , justes avant-coureurs de la fin la plus terrible : la république est dans la nature , et la nature répugne à la terreur. Ne soyons point esclaves en combattant pour la liberté ; exposons nos

B

jours pour la félicité commune ; pour nos neveux , et non pour un ramas d'intrigans , de sbires et d'assassins , qui semblables aux bêtes les plus féroces , ne peuvent se repaître que de carnage.

D E R C O U R T.

Mais un complot se trame , je n'en puis douter.

D O R V A L.

Ils ne pourront nous surprendre , nous saurons les prévenir.

A R I E T T E.

La jeunesse de France
 Combattra le brigand ,
 Défendra l'innocence ;
 Elle en a fait serment.
 Généreuse et sensible
 Pour la vertu , pour le malheur ,
 Mais ferme , mais terrible
 Pour ceux qui veulent la terreur.
 Toujours debout , sa vigilance
 Empêchera plus d'un forfait ;
 Le traître craint sa contenance ,
 L'honnête homme en est satisfait.
 Pour le bonheur de sa patrie ,
 Elle sacrifiera sa vie ;
 Sa seule ambition ,
 Si l'on devait la payer de son zèle ,
 Serait d'être la sentinelle
 Et le rempart de la Convention.

La jeunesse de France
 Combattra le brigand ,
 Défendra l'innocence ;
 Elle en a fait serment.

L U C I L E.

Ce cruel Volmar sera donc confondu ?

D O R V A L.

N'en doutez pas , les comités de Gouvernement veillent sans cesse au bonheur du peuple ; et si par une fa-

talité qui n'est pas présumable , ces brigands osaient se montrer à découvert , la jeunesse parisienne saurait bientôt les exterminer ; elle veille , elle agit , elle déjouera leurs complots , soyez-en convaincus ; je sais tout : c'est moi , c'est votre fils qui vous le jure. Je suis membre de cette union civique : les traîtres conspirent en pure perte dans les ténèbres épaisses. Ah ! j'oubliais..... j'ai promis..... ils sont assemblés ; Lucile , mon père , pardonnez , je vous quitte un moment ; il le faut : la vertu , l'honneur , l'intérêt public me l'ordonnent ; la voix de l'humanité m'appelle , et cette voix ne retentira jamais en vain au fond de mon cœur. (*Il sort.*)

SCENE XIII.

DERCOURT, LUCILE.

LUCILE.

Pouvais-tu que Dorval n'aille pas se hasarder ! tu connais son intrépidité.....

DERCOURT.

Tous les bons citoyens sont enflammés du même courage , quand il s'agit de venger la nature outragée et d'abattre l'hydre affreuse du terrorisme. Eh ! qui ne se sacrifierait pas pour la défense d'une aussi belle cause..... Mais qu'apperçois-je ? encore ce monstre.

LUCILE.

Volmar ; ô ciel !

SCÈNE XIV.

DERCOURT, LUCILE, VOLMAR.

DERCOURT.

De quel droit oses-tu te présenter chez moi ? qui peut t'amener ici ?

VOLMAR.

L'intérêt que je prends à toi et à ta fille.

LUCILE.

Nous vous en dispensons.

VOLMAR.

Point d'empoiement.

DERCOURT.

Qui peut se contenir à ton aspect impur ? La vapeur du sang que tu as fait verser perce tes vêtemens, et te marque du sceau de l'infamie.

VOLMAR.

Je n'ai plus qu'un mot à te dire.

DERCOURT.

Quel est-il ?

VOLMAR.

Apprends qu'un parti puissant nous assure la victoire et la perte de nos ennemis : accorde-moi ta fille et ne me force pas à sévir contre elle et contre toi : tu n'as que cet instant pour te décider.

DERCOURT.

Je le suis. Si vous devez l'emporter, le trépas alors sera pour nous un besoin....

LUCILE.

Je préférerais mille morts à l'horreur de survivre à tant d'atrocités.

TRIO.

LUCILE.

Non, non, non, non, n'espérez pas
Assouvir encor votre rage.

DERCOURT.

Les Français ont trop de courage
Pour endurer vos attentats.

VOLMAR.

Contre la force....

DERCOURT ET LUCILE.

On fera résistance,

Contre la force on fera résistance.

VOLMAR.

Avec la force on impose silence.

VOLMAR, à Lucile.

Vous avez su toucher mon cœur,
Lucile, en vous seule j'espère;
En consentant à mon bonheur
Vous sauverez les jours d'un père.

VOLMAR.

DERCOURT ET LUCILE.

En consentant à mon bonheur

Retire-toi, monstre d'horreur,

Vous sauverez les jours d'un père.

Nous redoutons peu ta colère.

VOLMAR.

Pour me venger de vos mépris,
Malgré-moi je deviens barbare.
Notre triomphe se prépare;
Vous allez être anéantis.

VOLMAR.

DERCOURT.

LUCILE.

Voici l'instant de la vengeance;

Voici l'instant de la vengeance;

Braves Français avec constance

Portons adroitement les coups;

Républicains, veillons partout.

Observez et veillez partout.

Et demain sous notre puissance

Pour purger le sol de la France,

Pour purger le sol de la France,

Nos ennemis gémiront tous.

Allons porter le dernier coup.

Allez porter le dernier coup.

VOLMAR.

A quoi vous résolvez-vous, enfin ?

D E R C O U R T.

A te combattre jusqu'au trépas.

V O L M A R, *se disposant à sortir.*

Vous l'obtiendrez, vils séditeux ; je vous choisis pour mes premières victimes. (*On entend dans les coulisses des cris confus de vive la République, vive la convention, à bas les terroristes.*)

V O L M A R.

O ciel !

L U C I L E.

Qu'entends-je ? je crois avoir distingué la voix de Dorval.

S C E N E X V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, DORVAL, ANDRÉ, PLUSIEURS JEUNES GENS arrivent en criant : *vive la République, vive la Convention nationale, à bas les terroristes.*

D O R V A L, à Volmar, qui paraît attéré.

B R I G A N D, te voilà enfin confondu, toi et tes adhérens ; notre triomphe est déjà votre premier supplice. Il est donc vrai que vous aviez formé le projet atroce d'égorger nos dignes représentans, et de replonger la France dans le deuil et l'effroi ? Va rejoindre tes odieux complices, qui t'attendent dans les noirs cachots où ils viennent d'être précipités : retire-toi, monstre, car tu méphitises l'air que l'on respire en ces lieux. (*Volmar sort consterné.*)

T O U S L E S A C T E U R S E N S E M B L E.

Ah ! le scélérat.

SCENE XVI, ET DERNIÈRE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, à l'ex-
ception de Volmar.

DORVAL.

AMIS, jurons une guerre éternelle à tous les terroristes ; ne nous laissons point circonvenir par ces caméléons ; ne les ménageons point , ils nous ont assez opprimés : jurons de les poursuivre jusque dans les antres les plus profonds.

T O U S.

Nous le jurons.

LUCILE , à son père.

Combien Dorval est digne de ma tendresse !

DERCOURT.

Je t'entends, ma Lucile..... Dorval , reçois la main de ma fille ; des nœuds formés sous de si heureux auspices ne peuvent qu'être fortunés.

DORVAL.

Ah ! mon père ! ah ! Lucile, quel moment délicieux ! Je saurai me rendre digne de vos bontés. Et nous, mes chers amis , ne nous reposons pas après une aussi belle victoire ; il est encore des scélérats à démasquer , mais ils ne peuvent nous échapper ; enchaînons ces lions furieux , de peur qu'ils ne nous dévorent par la suite ; leur entière destruction dépend de notre union : soyons toujours soumis aux loix , et ne souffrons plus qu'une horde de brigands ose rivaliser le Sénat Français.

VAUDEVILLE.

D O R V A L.

Pour le bonheur de la patrie,
 Braves Français, soyons d'accord;
 Aux chefs de la ligue ennemie
 On doit faire une guerre à mort.
 Dans une telle conjoncture,
 Plus d'esprits faibles, incertains:
 Vengeons-nous, vengeons la nature,
 En terrassant les assassins.

(Tous répètent en chœur les deux derniers vers.)

A N D R É.

J'n'avons pas l'air ben téméraire,
 Mais comme un aut' j'valons not' prix;
 J'ne restr'ons jamais en arrière
 Pour combatt' ces vils ennemis.
 De Français il n'fut pas un' classe
 Qui ne souffrit de leur fureur:
 Pour qu'ça n'soit plus j'me lève en masse
 Contre le premier oppresseur.

D E R C O U R T.

Notre vengeance est légitime;
 Non, point de grace; point de paix:
 Quand on compose avec le crime
 On en partage les excès:
 Ce lion jadis si terrible
 Croit reparaitre avec fracas;
 Peuple français, sois inflexible;
 Il ne se réveillera pas.

L U C I L E.

Qu'il m'est doux en ce jour prospère
 De donner ma main et mon cœur.
 Près de mon époux, près d'un père
 Je vais goûter le vrai bonheur.

D O R V A L.

Reprends ton aimable sourire,
 Sexe sensible et plein d'attraits;
 Quand la horde infernale expire,
 Chacun peut respirer en paix.

F I N.



